



HAL
open science

Le vrai visage & l'absence

Gilles Picarel

► **To cite this version:**

Gilles Picarel. Le vrai visage & l'absence. Visage à voir, visage à lire, L'Harmattan, 2023, 978-2-14-033735-2. hal-04414240

HAL Id: hal-04414240

<https://hal.science/hal-04414240v1>

Submitted on 24 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Le vrai visage & l'absence

*La malédiction des visages :
être frappé par son propre visage
comme par une malédiction*
Hervé Guibert¹

La question de savoir² ce qu'est un vrai visage s'est posée durant plus de deux ans lorsque j'ai mené le projet *Résidant*³. Réalisé du 12 décembre 2014 au 28 février 2017, ce travail photographique a nécessité quinze séjours au Centre Thérapeutique Résidentiel (ctr) de l'association du Cèdre Bleu, à Deûlémont, près de Lille. Séjours durant lesquels des photographies ont été faites avec les résidents acceptant de participer au projet. Eu égard aux enjeux personnels – sortir de l'addiction et former un nouveau projet de vie –, l'intervention de la photographie peut sembler dérisoire. Pourtant, faire une image photographique du visage de l'autre met souvent en jeu un « faire ensemble » au cœur d'une situation où chacun est étranger vis-à-vis de l'autre. Cela implique de sortir de soi afin de dépasser les différences et d'accueillir le visage d'autrui ; autant de gestes minuscules qui, aujourd'hui, peuvent redonner un sens à l'humanité de l'homme.

¹ Hervé Guibert, *Le mausolée des amants, Journal 1976-1991*, [2001], Paris, Gallimard, coll. Folio, 2016, p. 166.

² Texte écrit en rapport avec l'exposition *Résidant* organisée à Budapest les 11 au 12 avril 2019 à la galerie ArtBázis avec le travail de l'artiste Telek Balázs.

³ Gilles Picarel, *Résidant*, Paris, L'Harmattan, coll. RETINA.CRÉATION, 2019.

De mes travaux précédents, des visages demeurent en présence, d'autres sont passés, simplement tracés, quelquefois dilués, souvent fragiles, toujours à la limite de moi – à la frontière du *même* et de l'*autre*. Ils sont entrés en résonance avec des visages désirés, des visages aimés, des visages bienveillants qui sont restés familiers et d'autres qui ont fracturé l'existence et sont passés du proche à l'éloigné et de l'intimité à la perte. Je retiens de ces expériences l'idée d'une mouvance des visages. Pour *Résidant*, j'ai été confronté à des visages étrangers et pourtant rapidement si proches : ceux de Sabine, Vincent, Benoît, Jean-François, Pierre-Joseph, Michel, Christophe, Allan, Sabrina, Jason et Paul. Visages de temporalité et de proximité bien souvent équivoque, visages approchés avec prudence, car la photographie semble impuissante à dialoguer avec l'*autre*, à dire quelque chose de ces parcours ébréchés – la photographie peine à accéder à l'épaisseur et à la chair de l'*autre* et à l'existence. Et pourtant, je poursuis le rêve, d'une relation sans médiation, immédiate, qui se nourrit de silence et de distance, d'un lieu où les mots et les images se font discrets et humbles, effrayés par l'abîme au-dessus duquel ils sont projetés. Alors, dans son affleurement, le visage s'ouvre à l'infini des possibles et demeure en reste d'avenir.

En dialogue avec cette tourmente et dans le sillage de Levinas écrivant sur « la vraie vie⁴ », je fonde l'hypothèse que le vrai visage serait absent, mais que, dans le même temps, il serait au monde. La photographie envisagée comme *praxis* permettrait ainsi de dépasser l'illusoire et le masque du visage. Elle aiderait à se défaire de son mensonge. Ce visage absent, la photographie ne l'atteindrait pas dans son lieu de visibilité. Elle l'approcherait dans un ailleurs, un *hors de* – dans la brèche de l'extériorité. Mais cette absence est-elle à jamais absente, c'est-à-dire inatteignable, ou alors, serait-il possible de franchir la frontière et de rejoindre ce visage qui paraît à jamais séparé ? Même si l'image fixe possède en elle l'exigence et l'aridité de l'entêtement, de la persévérance et de l'après-coup, n'en demeure pas moins le risque de l'impossible rapport au visage de l'autre. Cette angoisse invite au franchissement de la frontière du moi et, pour la photographie, elle lui ouvre la possibilité d'opérer un dépassement. Il ne s'agit pas pour la photographie d'enjamber la distance qui la sépare du visage de l'autre en s'illusionnant de la faire disparaître, mais de s'évader de tout ce qui

⁴ Cf. Emmanuel Levinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, [1971], Paris, Le Livre de Poche, coll. Biblio Essais, 2012, p. 21.



Gilles Picarel, Résidant, 2017.

l'enferme dans l'attachement à son dehors – enfermement qui la limite à l'apparence et à l'anonymat du visage. Oui, le visage de l'autre semble naturellement être au monde, au sens levinassien du terme, c'est-à-dire qu'il demeure dans le familier, l'indépendance et qu'il se meut dans sa propre jouissance. C'est la raison pour laquelle la possibilité de rapport avec le vrai visage impliquerait de s'évader de ce dialogue du moi avec lui-même, tant de la part de l'autre que du faire photographique.

C'est pourquoi, à partir de Levinas, il est également possible d'avancer que si le vrai visage est absent, il permet d'ouvrir la photographie à la métaphysique, et de faire en sorte que cette dernière

surgisse dans « cet alibi ⁵ » de l'absence. Différemment du « métaphotographique⁶ » de François Soulages, qui évoque l'idée d'un autour de la photographie, la photographie du visage, à partir de Levinas, inviterait le médium à « un mouvement partant d'un monde qui nous est familier [...] vers un hors-de-soi étranger, vers un là-bas ». La métaphysique impliquerait à la photographie d'opérer un mouvement hors d'elle-même et de s'éloigner de la tentation du *même* et de l'identique, pour être traversé par l'*autre*. Ce qui semble se jouer avec la photographie, c'est une possible rencontre avec l'extériorité, l'ailleurs et l'absence ; c'est là, peut-être aussi qu'elle effleure la métaphysique. Dans sa relation au visage, la photographie semble caresser ce qui, au cœur de l'existence, surgit : l'extériorité, l'imprévu, le dépassement et le déplacement. Dans ce voyage sans retour se jouerait le surgissement d'une subjectivité.

Et pourtant j'ai des désirs de visages qui alimentent ma pratique photographique. Que dit ce désir photographique du visage de l'autre ? Photographier des visages ne revient-il pas à rechercher l'astre perdu, *le seul visage* d'Hervé Guibert, soit la part manquante ? Et si, finalement, ce n'était que cela : réaliser une complétude. Alors le photographe serait renvoyé à « l'être indigent » de Levinas qui recherche la simple satisfaction de son besoin, celui de posséder l'autre visage. Mais la photographie contraindrait-elle obligatoirement le photographe à être en coïncidence avec le visage de l'autre ? Dans cette hypothèse, elle manquerait l'extériorité qui implique une absence de coïncidence avec le visage visé. Certes, coïncider implique une concomitance, une simultanéité, celle qui fonderait l'instantané photographique. L'inadéquation reste une difficulté pour la réalisation d'une photographie du visage de l'autre, tout du moins celle qui passe par l'œil et penche vers l'égalité, c'est-à-dire la correspondance entre l'idée que peut se faire le photographe du visage de l'autre et la chose créée, l'image.

⁵ *Idem.*

⁶ François Soulages, *Esthétique de la photographie. La perte et le reste*, [1998], Paris, A. Colin, 2005, p. 5.



Gilles Picarel, Résidant, 2017.

La réponse, incertaine, toujours insatisfaisante, avancée par le projet *Résidant*, a été de mettre en place les conditions permettant d'atteindre à cette immédiateté du visage dans son absence. Pour cela, l'idée de rêverie telle qu'elle fût travaillée par Bachelard a été source d'inspiration. Dans la *Poétique de la rêverie*, le philosophe relate le roman *Dominique* de Fromentin :

J'aimais surtout à essayer sur Madeleine l'effet de certaines influences plutôt physiques que morales auxquelles j'étais moi-même si continuellement assujéti. Je la mettais en face de certains tableaux de la campagne, choisis parmi ceux qui, invariablement composés d'un peu de verdure, de beaucoup de soleil et d'une immense étendue de mer, avaient le don infallible de m'émouvoir.

Et le philosophe de poursuivre :

J'observais dans quel sens elle en serait frappée, par quels côtés d'indigence ou de grandeur ce triste et grave horizon toujours nu pourrait lui plaire. Autant que cela m'était permis, je l'interrogeais sur ces détails de sensibilité tout extérieure.

Et le philosophe de conclure :

Ainsi, devant une immensité, il semble que l'être interrogé soit naturellement sincère.⁷

Dans cette relation entre photographie, rêverie et extériorité du visage de l'autre, le projet *Résidant* a tenté d'autres voies que celles généralement empruntées. Car bien souvent l'image peut être violente. Dans cet usage, elle guette, fouille et piétine – recherche vaine tout au moins illusoire d'une vérité enfouie au-delà de la frontière du visage –, elle prolifère sur la vulnérabilité de l'autre visage, avide du fragile équilibre de son intimité. Généralement, argumenter, convoquer une éthique et, pour certains, fonder la photographie sur une négociation, suffisent à produire une image apaisée à partir du visage de l'autre. Mais n'est-ce pas aussi le risque de pouvoir avancer masqué, de fouler aux pieds l'impératif invoqué par la présence de l'extériorité dans le visage d'autrui, et de reproduire des recettes éculées, détournées de leur alchimie première ? Il est possible de frayer d'autres chemins, de changer de perspective en se libérant de l'impérialisme du tout voir qui, à bien des égards, réduit le différent au même. Dans le projet *Résidant*, la rencontre avec un arbre a créé une possibilité de contemplation, ouvrant ce lieu de création à la plénitude du visage d'autrui et faisant que l'espace entièrement peuplé de sa présence devienne le lieu où la vitalité de chacun traverse l'autre. Alors, être irrigué par le visage d'autrui sans jamais se confondre avec lui, et envisager le paradoxe d'une ouverture à un toujours *hors de soi* – d'un échange-extériorité –, c'est créer les conditions d'un agrandissement et d'un accroissement commun rendant possible l'avènement de l'image. Pour la

⁷ Gaston Bachelard, *La poétique de la rêverie*, [1960], Paris, Presses Universitaires de France, Quadrige, 2010, p. 21.



Gilles Picarel, *Résidant*, 2017.

photographie, modestement, c'est croire en une image du visage déliée de toute idée d'empreinte, de trace ou de forme à saisir : c'est croire en un élan insaisissable de forces vives, affleurant au devenir du visage dans l'image. Cette voie peut aboutir à une image du visage retentissante, à une photographie traversée par le flux de son altérité, nourrie par son dynamisme et par ce qui, continuellement, l'excède. Une photographie poétique, libérée de toute dépendance au-dehors est possible – sans tomber dans une photographie solipsiste se suffisant à elle-même et régnant sans le moindre égard vis-à-vis de l'extérieur. Cette éventualité ouvre à une photographie qui travaille son extériorité. Ainsi, elle se prémunit de toute tentative de formation de système,

prétentions illusoire à pouvoir rassembler les matériaux de l'expérience et du visage étranger, et d'en former une organisation ou une totalité. Au sein de ces rapports, au contraire, rien ne se laisse circonscrire, tout excède et déborde – totalité irrémédiablement fissurée. Alors, ouverte à l'infini, l'image, inattendue, peut surgir dans son éclat. Ni isolée ni séparée, mais soudaine, l'image se manifeste dans sa vivacité. Elle est vive et tout peut alors se déplacer, s'appréhender sous un nouveau jour, dans la fraîcheur de l'image.

Alors que reste-t-il maintenant de l'énergie qui a traversé ces visages ? Que reste-t-il des temps sourds partagés, du sentiment de solitude devant ces visages étrangers et de la force de la relation libérée avec eux ; qu'advient-il des routes arpentées, souvent avec légèreté, quelquefois avec douleur, que ces visages ont suscitées ? Que ferons-nous de la distance fondatrice de l'altérité de ces visages ? Ce parcours désormais nous incombe. Il nous reste ces photographies qui sont dans l'espérance d'une activation toujours nouvelle, car l'absence les habite. Il reste leur fragilité et la possibilité d'une incessante reprise, au sens kierkegaardien. Oui, par la reprise, une nouvelle vie, une renaissance et un recommencement peuvent s'opérer à partir de ces visages. Ces *autres*, dans leur distance et leur étrangeté, peut-être trouveront-ils un écho auprès de nous. Il est certain qu'ils nous appelleront et qu'ils viendront à votre rencontre. Alors, face à ces visages, il est possible de renverser la passivité levinassienne de la responsabilité vis-à-vis de l'autre, il est peut-être même souhaitable de rétablir un équilibre originel d'une humanité retrouvée : celle qui, par les pouvoirs d'agir dont Paul Ricœur avance qu'ils sont les nôtres, nous permettrait, face à l'injonction de ces visages, de faire une promesse et de leur dire « nous voici ! ». Oui, nous voici dans notre bienveillance vis-à-vis de vous et de l'altérité qui fonde vos visages, au-delà des masques et des faux semblants, nous sommes prêts à répondre de vous, à travers une bienveillance fondamentalement humaine comme nous le rappelle Aristote.

Gilles Picarel



Gilles Picarel, *Résidant*, 2017.